

Wiesław Śladkowski

Clemenceau et la Pologne

Annales Universitatis Mariae Curie-Skłodowska. Sectio F, Historia 4142, 1-33

1986/1987

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

ANNALES
UNIVERSITATIS MARIAE CURIE-SKŁODOWSKA
LUBLIN—POLONIA

VOL. XLI/XLII, 1

SECTIO F

1986/1987

Instytut Historii Wydziału Humanistycznego UMCS

Wiesław ŚLADKOWSKI

Clémenceau et la Pologne

Clémenceau a Polska

Клемансо и Польша

Les sentiments pro-polonais de Georges Clémenceau, sa „polonophilie”, ne font aucun doute mais la connaissance qu'on en a eu jusqu'à présent n'a jamais été systématique ni exhaustive. Cet homme politique est avant tout connu pour avoir été „l'homme de la Pologne” face à Lloyd George à la conférence de Paris. En Pologne même les raisons de l'intérêt porté par Clémenceau — et toujours soutenu au fil des années — pour le „pays de la Vistule”¹ ont alimenté bien des discussions; de même y a-t-on fait paraître articles et débats de presse consacrés à la question polonaise qu'il avait lui-même écrits durant la première guerre mondiale². En France, en revanche, les auteurs de biographies et de travaux consacrés à Clémenceau ne mentionnent pas de liens qui l'auraient plus particulièrement attaché à la Pologne, fût-ce dans sa vie personnelle, longue et tumultueuse, ou dans ses activités d'homme politique et d'homme de presse. Nul doute que ceux-ci n'étaient pas de premier plan. Il n'en est pas moins vrai que les présenter dans un article publié en français peut constituer un apport précieux aux nombreuses biographies et publications parues jusqu'à ce jour sur „le Père de la Victoire”.

C'est à l'âge de sept ans que Georges Clémenceau entendit parler pour la première fois de la question polonaise. Lui et sa famille habitaient alors Nantes, et c'est là qu'il vécut les grandes heures de la révolution

¹ W. Śladkowski: *Georges Clémenceau zainteresowanie Polską (Les intérêts de Georges Clémenceau pour la Pologne)*, „Kwartalnik Historyczny”, 1980, nr 1, p. 69 à 84.

² Id., *Opinia publiczna we Francji wobec sprawy polskiej w latach 1914—1918 (L'opinion publique en France et la question polonaise dans les années 1914—1918)* Wrocław 1976.

de 1848. Bien des années après, il écrivait dans un de ses articles: „Je vis passer dans un éclair les grandes manifestations populaires de 1848 en faveur de la Pologne dont j'avais été témoin dans mon enfance”³. Ailleurs encore, et pensant assurément aux émigrants polonais, il se souvenait: „En 1848 à Nantes j'avais vu des Polonais en armes partir à la conquête de leur pays”⁴.

Quelques années plus tard, Clémenceau, jeune adolescent encore, fit la rencontre de Jules Michelet, lequel était un ami de son père. Avec le temps, il approfondit l'oeuvre de l'auteur de „La Pologne Martyre” que dans son ensemble il appréciait hautement. Il s'exprima en ce sens dans un article critique sur son „Histoire de France” en quatorze volumes paru dans la revue „Le Travail” dont il était le rédacteur en chef pendant ses années d'études, recommandant à ce propos aux jeunes gens de son âge la lecture de cet ouvrage⁵. Dans sa bibliothèque personnelle il possédait la correspondance ainsi que nombre d'oeuvres tant de Jules Michelet que d'Edgar Quinet⁶. C'est ainsi que Clémenceau se forma une opinion sur l'histoire de France et celle de l'Europe, sous l'influence de l'oeuvre de ces éminents représentants de l'école historique romantique qui furent en même temps des amis d'Adam Mickiewicz, de la Pologne et des Polonais. Cet homme politique remarquable — et même ses plus grands ennemis, tel par exemple Caillaux, le lui reconnaissaient⁷ — avait une connaissance parfaite, comme peu de ses contemporains, tout autant de l'histoire de sa patrie que de celle de l'Europe des Temps Modernes, et par conséquent de la Pologne. Qui plus est, et selon ses propres déclarations, il avait profondément ressenti l'histoire, à cette époque, tragique du peuple polonais, les partages et les insurrections⁸. En réalité ainsi que l'affirment certains de ses biographes, au moment de l'insurrection de janvier, alors qu'il achevait ses études de médecine, il interrompit pour quelque temps ses activités politiques⁹, mais, comme lui-même le rappela plus tard, il s'était alors pleinement solidarisé avec les actions d'aide et de soutien organisées à cette occasion, de même

³ G. Clémenceau: *Vive la Pologne*, „La Dépêche de Toulouse”, 5 X 1894.

⁴ Id., *Grandeurs et Misères d'une Victoire*, Paris 1930, p. 136.

⁵ G. Monnerville: *Clémenceau*, Paris 1968, p. 36. cf. aussi G. Geffroy: *Georges Clémenceau, sa vie, son oeuvre*, Paris 1919, p. 133; L. Treick: *Vie et mort de Clémenceau*, Paris 1929, p. 49.

⁶ Voir catalogue de la bibliothèque de Georges Clémenceau qui se trouve au musée qui porte son nom (9, rue Franklin, Paris XVI).

⁷ J. Caillaux: *Mes Mémoires*, Paris 1942, p. 296. Sur l'érudition de Clémenceau dans le domaine de l'histoire et de la géographie, cf. aussi A. S. Gola: *Clémenceau et son sous-préfet*, Fontenay-le-Comte 1937, p. 116 à 160.

⁸ Clémenceau: *Grandeurs et misères...*, p. 159 et suiv.

⁹ C. Ducray: *Clémenceau*, Paris 1918, p. 21.

qu'il s'était totalement associé aux sentiments d'amitié et de compassion dont la société française fit alors montre à l'égard des Polonais au combat ¹⁰.

Ainsi donc est-ce dans la maison de famille, dès sa plus tendre enfance et durant son adolescence, que Clémenceau se fit sa propre opinion de la Pologne et de ses habitants. L'image des Polonais qui avaient perdu leur Etat et leur indépendance, mais qui n'en avaient pas moins poursuivi la lutte afin de recouvrer la liberté, cette image-là était proche également des idées et des convictions politiques d'alors de Clémenceau. Médecin, naturaliste, athée, il tirait ses inspirations philosophiques, à l'instar de tous ceux de sa génération, de la théorie positiviste anglaise et, partant, était un disciple de Darwin, Spencer et Stuart Mill. Pour qui concerne ce dernier, il le connut personnellement et en traduisit les oeuvres. Comme bien d'autres, il transposa les principes absolus de Darwin de la lutte pour la vie dans la nature dans les rapports sociaux. D'après Clémenceau, ceux-ci se caractérisaient par des luttes incessantes, brutales et sanglantes dans lesquelles le plus fort l'emportait toujours. La source de tout progrès dans l'histoire de l'humanité selon Clémenceau, c'était le „conflit entre l'égoïsme et l'altruisme”, la lutte „pour une vie meilleure, pour la liberté de l'individu comme pour celle des peuples” ¹¹. Le peuple polonais inexorablement en lutte était par conséquent particulièrement proche dans ses traits de ce héraut de la liberté qui fut l'une des grandes devises de la Révolution Française que Clémenceau admirait tant.

Dans cette attitude bienveillante à l'égard de la Pologne il faut cependant noter un trait qui tient plus du sentiment que d'autre chose. Celui-ci trouve son origine dans le siège de Paris par les Prussiens. Clémenceau qui était maire du dix-huitième arrondissement et ne menageait pas ses forces pour la défense de la ville apprit que les positions allemandes comprenaient parmi d'autres des soldats parlant polonais. Cette nouvelle le toucha beaucoup. Comment des Polonais pouvaient-ils faire le siège de Paris dans les rangs de leurs propres envahisseurs? „Toi aussi, Brutus!” — s'écria-t-il d'un ton pathétique ¹². Il ne faudrait pas croire toutefois que cet épisode ait influencé dans le mauvais sens l'opinion favorable de Clémenceau envers la question polonaise. En toute certitude on peut affirmer qu'il était conscient en fait que ces

¹⁰ Clémenceau: *Vive la Pologne...*

¹¹ G. Clémenceau: *Mêlée sociale*, Paris 1895, p. II à XXVIII; cf. aussi: G. Guy-Grand: *Clémenceau ou l'Homme de guerre*, Paris 1930, p. 23 à 30; H. L. Dubly: *La vie ardente de Georges Clémenceau*, t. 1, Lille 1930, p. 131 à 137; A. Chaumeise: *Le Fauteuil de Clémenceau*, Paris 1931, p. 33 à 37.

¹² Clémenceau: *Vive la Pologne...*

Polonais, sujets du roi de Prusse, avaient été contraints de servir dans l'armée quoique, en effet, ils se fussent battus parfois, comme en son temps le „Bartek” de Sienkiewicz.¹³, avec courage et détermination. Néanmoins, après ces événements, et pendant une longue période s'étendant sur près de vingt ans, Clémenceau n'eut pas de pensée particulière pour la Pologne. Ceci n'était toutefois que le reflet et le résultat de la situation défavorable dans laquelle se trouvait à l'époque la question polonaise sur les bords de la Seine, abandonnée et oubliée qu'elle était par presque tous. Que dans ces années-là Clémenceau ait entendu parler de la Pologne ou qu'il ait lui-même parfois évoqué ce sujet, on ne peut en être redevable qu'aux Polonais ou aux personnes qui lors avaient des contacts ou, sentimentalement, des liens avec la Pologne, et qui se sont trouvées soit dans son cercle de famille, soit dans son proche entourage ou dans la société de ses amis.

En tant qu'homme politique passablement connu, Clémenceau en avait alors beaucoup. Parmi eux on comptait Ferdynand Bryndza, journaliste autrichien d'origine polonaise et correspondant parisien de journaux de Vienne et de Budapest, qui avait épousé la propre soeur de Clémenceau, Sophie¹⁴. Clémenceau entretenait également des rapports étroits avec la famille Szeps installée sur les rives du Danube, à Vienne, et qui, elle aussi, était originaire de Pologne. Le chef de famille, Maurice Szeps, un des plus éminents journalistes politiques de l'époque, était directeur du journal libéral „Neus Wiener Tagblatt”; c'était un ennemi juré de la politique de Bismarck et un partisan d'un rapprochement franco-autrichien. A cet égard, en 1886, il avait organisé à Vienne une rencontre secrète de Clémenceau avec l'archiduc Rodolphe, qui se trouvait être favorable à cette dernière tendance. Les fruits politiques éventuels de cette rencontre furent réduits à néant par le drame de Mayerling. Passant ses vacances à Karlsbad Clémenceau fut souvent l'hôte de la famille Szeps. La fille de Maurice Szeps, Berta, lui accordait toute son affection; en revanche sa soeur Sophie devint la femme du jeune frère de Georges Clémenceau, Paul, ingénieur et industriel¹⁵. D'après la relation que nous a laissée un mémorialiste polonais, Sophie Clémenceau „soulignait toujours le fait qu'elle était polonaise d'origine, bien qu'elle ne parlât pas le polonais”¹⁶.

Il ne faut pas, bien entendu, surestimer l'influence de ces milieux

¹³ Allusion à l'oeuvre de H. Sienkiewicz *Bartek le vainqueur*, 1882.

¹⁴ B. Zuckerkandl-Szeps: *Clémenceau tel que je l'ai connu*, Alger 1945, p. 62.

¹⁵ *Ibid.*, p. 23 à 31; cf. aussi Monnerville, *op. cit.*, p. 358.

¹⁶ A. Ligocki: *Dialog z przeszłością (Dialogue avec le passé)*, Warszawa 1970, p. 125.

cosmopolites plus que polonais d'ailleurs sur Clémenceau. En revanche et de façon certaine, ses sympathies pour le „pays de la Vistule” se sont trouvées renforcées grâce au Polonais Edmund Chojecki à qui, parce qu'il était l'aîné de Clémenceau, celui-ci accorda non seulement son amitié mais encore un sincère respect. Chojecki était arrivé directement de Varsovie en France à l'âge de vingt-deux ans et s'était définitivement installé à Paris en 1844, se consacrant à carrière de journaliste et d'écrivain. Il écrivait de temps à autre en français, signant ses drames et comédies du pseudonyme de Charles Edmond. Il fut l'un des co-fondateurs et des actionnaires du très influent journal „Le Temps”; plus tard il devint aussi bibliothécaire au Sénat. Connu principalement dans les cercles littéraires, ami des frères Goncourt, de Flaubert et d'Albert Sorel, il ne rompit pas pour autant ses relations avec la colonie polonaise de Paris, étant même membre du Conseil d'Administration de l'Ecole Polonaise de Paris.

Ses opinions socio-politiques, qui étaient un mélange d'idées démocratiques et révolutionnaires et de principes issus d'un socialisme anarchisant, coïncidant parfois avec la doctrine pas toujours très précise du leader des radicaux, rapprochèrent Chojecki du Clémenceau qui, lors, faisait une carrière politique rapide. Dans sa bibliothèque Clémenceau possédait également à côté des romans et comédies d'Edmond, son livre sur la vie et les idées de Louis Blanc. En revanche, pour sa part, Chojecki était un habitué des nombreuses réunions publiques de Clémenceau. Dans le célèbre tableau de J-F. Raffaëlli „La réunion publique au cirque Fernando”, qui représente Clémenceau tenant un discours devant un auditoire nombreux buvant littéralement ses paroles, on peut voir à l'un des premiers rangs où avaient pris place les plus proches amis de l'orateur un Chojecki au noble visage paré d'une longue barbe blanche.

Le rôle que tint ce dernier dans l'un des plus dramatiques épisodes de la vie du grand homme politique français témoigne par ailleurs de l'intimité des rapports d'amitié entre les deux hommes. Impliqué en 1893 dans l'affaire de Panama, Clémenceau perdit d'abord sa popularité avant de perdre les élections à la Chambre des Députés et de devenir ainsi soudain une sorte de failli politique. Affligé, voire désespéré, obsédé aux dires de certains par l'idée de suicide, il se rendit par une nuit de brouillard et de pluie jusqu'au domicile de Chojecki, à Bellevue. Assis face à face, les deux amis s'entretenirent longuement. Quand Chojecki vit que toutes marques de consolation et de compassion ne parvenaient pas à apaiser le désespoir de Clémenceau, il changea de ton et

par des propos durs et virils réveilla les ambitions de son vieil ami au point de le décider à se consacrer à la carrière de journaliste¹⁷.

C'est chez cet homme politique français alors progressiste que la gauche polonaise de l'émigration, liée au mouvement ouvrier et au Parti Socialiste Polonais (P.P.S.) nouvellement fondé, chercha un appui pour les affaires qui la concernaient. En 1893 à la suite du suicide à Paris de Ludwik Sawicki, ancien membre du mouvement „Proletaryat”¹⁸ et déporté, la police française mit les scellés sur la chambre qu'il occupait et informa l'ambassade du Tsar de ce que s'y trouvaient toutes sortes de papiers. Protestant contre une telle décision, les socialistes polonais de Paris rédigèrent en délégation auprès de Georges Clémenceau Bolesław Limanowski et Maria Szeliga-Lévy afin qu'il intervînt à la Chambre des Députés sur cette affaire.

Il nous accueillit dans sa salle de billard, alors qu'il s'exerçait à tirer quelques boules — se souvient Limanowski. Il nous invita à nous asseoir et resta pour sa part auprès du billard. Je pris le premier la parole et lui expliquai toute l'affaire. Maria Szeliga attira son attention sur quelques points particuliers. Clémenceau posa quelques questions, puis s'engagea à déposer une interpellation concernant tout ceci dès la prochaine session du parlement. Il promit également d'exiger que la remise des papiers fût différée jusqu'à ce que parvienne l'autorisation des plus proches parents de Sawicki.¹⁹

Limanowski écrit encore, dans une lettre adressée à Henryk Gierszyński, en pensant alors à Clémenceau:

Je sais qu'il s'est occupé de cette affaire car il a recommandé à Jacquerd de bien recueillir toutes les informations possibles au sujet du déroulement de toute l'affaire.²⁰

En 1894 s'ouvrit un nouveau chapitre dans la vie de Clémenceau au cours duquel, convaincu par Chojecki, il devint journaliste et chroniqueur politique. Il écrivit dans son propre journal „La Justice”, mais il fut aussi le collaborateur permanent d'un des plus grands journaux

¹⁷ G. Suarez: *La vie orgueilleuse de Clémenceau*, t. 2, Paris 1932, p. 8 à 10; G. Hadancourt: *Clémenceau, homme d'Etat, homme d'esprit*, Paris 1961, p. 101 à 103. Des chercheurs sérieux, p. ex. G. Wormser: *La République de Clémenceau*, Paris 1961, p. 173; Monnerville, *op. cit.*, p. 209 ou Ph. Erlanger: *Clémenceau*, Paris 1968, p. 295, rejettent la version selon laquelle Clémenceau aurait eu des idées suicidaires, ce dernier réduit aussi le rôle d'Edmond dans cet événement.

¹⁸ Dénomination du premier parti socialiste polonais fondé par Ludwik Waryński en 1882.

¹⁹ B. Limanowski: *Pamiętniki (Mémoires) 1870—1907*, présentation critique de J. Durko, t. 2, Warszawa 1958, p. 444.

²⁰ Bibliothèque polonaise de Paris, Archives de H. Gierszyński, lettre de B. Limanowski à H. Gierszyński, 23 VI 1893.

de province „La dépêche de Toulouse”. Le premier article qu’il fit paraître dans ses colonnes fut consacré à la Pologne. Pour l’opinion publique française d’alors qui, en raison de l’alliance entre la III^{ème} République et la Russie tsariste, avait enterré la question polonaise, son titre de „Vive la Pologne” était déjà choquant, qui reprenait le célèbre cri de ralliement de Floquet qui avait retenti pour la dernière fois sur les bords de la Seine plus de vingt ans auparavant et qui, déjà à l’époque, s’était trouvé être fort isolé. L’article de Clémenceau avait été inspiré par les événements récents qui venaient d’avoir eu lieu en terres polonaises ainsi que par les réactions que ces derniers avaient suscitées dans la presse française.

En septembre 1894, au cours d’un séjour qu’il fit à Lwów à l’occasion d’une exposition polonaise, le leader conservateur de Grande Pologne Józef Kościelski, vu le fiasco auquel avait conduit sa politique loyaliste envers le Reich, prononça un discours dans lequel il affirmait que les frontières des partages n’avaient pas brisé l’unité du peuple polonais. La réponse à cette éloquente déclaration venant de la part d’un homme politique de Posnanie fut le déclenchement dans la presse cocardière de Prusse d’une violente campagne anti-polonaise; en outre les Allemands de Grande Pologne et de Poméranie organisèrent une marche ostentatoire jusque chez Bismarck même; enfin Guillaume II prononça à Toruń un discours truffé d’accents anti-polonais.

Après la période moins tendue mais de courte durée du gouvernement du chancelier Caprivi eut lieu une nouvelle grande vague de germanisation des Polonais en territoire prussien, vague d’où naquit l’organisation Hakata²¹. Aussi la presse de Paris en profita, après de longues années de silence, pour remettre de nouveau au premier plan l’affaire polonaise, trouvant là, qui plus est, un argument supplémentaire de poids contre les Allemands. Dans les colonnes des principaux journaux parisiens „Le Temps”²² et „Le Figaro”²³ apparurent de longs commentaires aux relents anti-allemands et favorables à la Pologne, „cette Niobé de Nation”²⁴. Ce que publia donc alors Clémenceau était tout à fait particulier et se distinguait sous tous rapports du ton de ladite campagne de presse.

Cet article commençait par les souvenirs ci-avant rappelés de l’auteur datant des années 1848 et 1870 et concernant les Polonais et leur histoire. La présence de certains d’entre eux dans l’armée d’invasion prussienne

²¹ Organisation nationaliste allemande des territoires polonais de Prusse dont le nom a été formé sur la base des initiales de ses fondateurs.

²² „Le Temps” 20 IX, 26 IX, 1 X 1894.

²³ „Le Figaro” 1 X 1894.

²⁴ „Le Soleil” 4 X 1894.

qui fut si douloureusement ressentie par Clémenceau eu égard aux marques de sympathie qu'il rappelait lui-même de la France pour la Pologne en 1848 et 1863, de même également que les espoirs des Austro-hongrois qu'en cas de prochaine guerre avec la Russie les Polonais contribueraient à la gloire de la maison des Habsbourgs, tout ceci l'auteur l'expliquait brièvement mais avec force comme étant „[...] une conséquence fatale d'un des plus grands crimes de l'histoire". Selon Clémenceau, les partages de la Pologne furent et seront toujours un des crimes „[...] les plus odieux de la politique". Dans le débat en cours depuis déjà de longues années en Europe à propos de la décadence de la Pologne, et s'appuyant sur les oeuvres bien connues de lui de Michelet et de Sorel²⁵, Clémenceau fut à vrai dire le premier des hommes politiques européens de cette époque à condamner de la manière la plus forte et la plus retentissante les Etats co-partageants.

Laissant de côté la Russie, Clémenceau concentra son attention sur l'attitude de l'Autriche et de l'Allemagne envers les Polonais. Il voyait l'origine des concessions faites au profit des Polonais de la part de la monarchie des Habsbourgs dans le rôle joué par les députés polonais de Galicie au parlement de Vienne, lesquels soutenaient la politique du gouvernement. En revanche Clémenceau dirigea une attaque particulièrement sévère contre la politique allemande menée par Bismarck et Guillaume II sur les territoires prussiens issus des partages, condamnant le Deuxième Reich pour avoir voulu „dépoloniser" les Polonais. Cependant, comme il le soulignait, cette brutale politique de germanisation fut sans effets. Le discours de Kościelski, dont Clémenceau avait lu quelques passages avec satisfaction, était la preuve, à son avis, de la persistance, voire du renforcement des forces nationales polonaises. „Elle n'est pas morte la nation démembrée, partagée. L'esprit demeure en chaque tronçon vivant. Une force est là" — écrivait-il avec insistance, montrant le fiasco de la politique de conquêtes de Bismarck, politique qui, en ce qui concernait la France, se trouvait reproduite par l'annexion au Reich de l'Alsace et de la Lorraine. En se référant à maintes reprises à cet exemple précisément, Clémenceau associait à l'exigence naturelle pour chaque Français de recouvrer ces deux régions de France l'idée non encore directement exprimée, mais compréhensible pour chaque lecteur de la restauration d'une Pologne unie, comme acte de justice historique. Et quoiqu'il faille considérer l'article de Clémenceau en étroit rapport avec sa politique allemande de revanche due à Sedan, personne cependant jusque là, en Europe occidentale, n'avait condamné aussi fortement et ouvertement que lui les partages de la Pologne, ni

²⁵ „La Dépêche de Toulouse" 5 X 1894.

ne s'était exprimé avec autant de considération sur l'esprit national des Polonais. Dans ce contexte, le titre si éloquent de son article rendait un son plus profond et pas seulement rhétorique.

Quelques années plus tard, Clémenceau fit connaissance sur le terrain de la Pologne. En vérité, le but principal de son voyage en Galicie, c'étaient les études qu'il menait sur la question qui l'intéressait alors du patrimoine et des caractéristiques de la race juive²⁶. Toutefois, dans le livre²⁷, qu'il écrivit sur ce sujet, on trouve aussi des impressions vivantes et des observations intéressantes de sa part à propos de l'histoire de la Pologne ainsi que des différents destins contemporains du peuple polonais. Rédigées à la manière d'un reportage, elles portent essentiellement sur Cracovie et Lwów, villes que Clémenceau visita alors, ainsi que sur le village de Busk situé en Galicie orientale, à la frontière russe. Le livre de Clémenceau eut à vrai dire un faible tirage et sa première édition est une véritable rareté, mais au moment de sa parution — et l'affaire Dreyfus était alors à son apogée — en considération du caractère fondamental et controversé de son sujet, ainsi que des remarquables illustrations de Toulouse-Lautrec, on peut vraiment considérer qu'il jouit alors d'un manifeste intérêt de la part des lecteurs. C'est dans cette situation que parvint jusqu'à une partie significative de l'opinion française l'image de la Pologne rendue par l'auteur dans la vingtaine de pages qu'il lui consacra. En revanche, pour Clémenceau lui-même, ce voyage en Galicie fut l'occasion de confronter l'image qu'il se faisait jusqu'alors de la Pologne et des Polonais avec la réalité.

Par un matin pluvieux, dans le train Vienne-Cracovie, regardant défiler à travers la fenêtre le paysage de la plaine de Cracovie, Clémenceau nota ses premières impressions de Galicie en commençant par des rappels historiques. La vue qu'il en eût concrétisa au plein sens du terme le propos qui circulait en France, que pendant la campagne de 1806—1807 „Napoléon s'enfonça dans les boues de la Pologne”. Devant lui s'étendait en effet „une plaine sans fin de boue noirâtre semée de rares pins rabougris ou de bouleaux misérables”. Le seul signe de vie dans ce paysage triste et monotone était „[...] des corbeaux, rois de cette terre désolée”. Les villages par lesquels il passa, aux maisons exclusivement de bois, sans traces de pierre aucune, s'accordaient avec „[...] la tristesse nue avec l'universelle désespérance des choses”²⁸. La peinture expressive qu'il rendit de la campagne polonaise de ce temps-là, résolument maintenue dans une tonalité noirâtre, a pu être d'un côté

²⁶ Cf. M. H. Serejski: *Europa a rozbiory Polski (L'Europe et les partages de la Pologne)* Warszawa 1970, p. 290 à 295.

²⁷ Geffroy, *op. cit.*, p. 101; Suarez, *op. cit.*, t. 2, p. 21 et suiv.

²⁸ G. Clémenceau, *Au pied du Mont Sinai*, Paris 1898.

un contraste en soi pour l'auteur amoureux des paysages méridionaux, mais d'un autre c'était le portrait consciemment tracé d'un pays pauvre, malheureux, digne de pitié, dont les traits découlaient non pas seulement de ses premières impressions, mais plutôt du stéréotype tout-puissant qu'on avait alors de la Pologne en France. Le paysage ainsi dépeint par Clémenceau de la plaine de la haute Vistule constitua le fond sur lequel il pouvait présenter les habitants de cette terre, paysans des alentours de Cracovie allant à la ville en charrettes attelées de tout petits chevaux. Il nota dans l'habillement des hommes la gravité de la capote blanche ceinte d'une large écharpe brodée ainsi que les couleurs vives et la richesse du costume des femmes. Montrant les traits physiques et psychiques caractéristiques des Polonais, il souligna leur belle taille, leur adresse, mais aussi leur courage, leur bienveillance, leur sens de l'hospitalité et leur vitalité.

Avec sa pipe, sa moustache et ses bottes il pourrait aller loin — écrivait-il de façon imagée à propos des Polonais. Il était en route peut-être quand sa tragique histoire prit fin par l'acte d'infâme brigandage que chacun sait. Malgré tout il s'est maintenu: sa langue qu'on voulut tuer est autant jamais vivante. Les annales de la nation ne sont point closes²⁹.

De ces considérations caractérisées et bien disposées en faveur des Polonais où il accablait une fois encore les puissances partageantes d'avoir fait disparaître la Pologne en tant qu'Etat mais où il apercevait devant le peuple polonais les perspectives d'un développement historique ultérieur. Clémenceau passait à la description de la ville. Après avoir visité le château du Wawel et la cathédrale et ses tombes royales, notre homme de ravissement d'écrire: „Bleu, rouge, rose et jaune, le marché de Cracovie flamboie sous la pluie”. Poussé par la foule dans l'église Notre-Dame, il se trouva parmi des paysans priant avec ferveur, et il lui sembla qu'était revenu là précisément l'esprit simple de dévotion du Moyen Age. Juste à côté, les Sukiennice (halles aux draps) battaient leur plein de vie, mais ce sont plus particulièrement les marchands juifs, véritables maîtres dans leur partie, qui intéressèrent Clémenceau. La visite au Musée National, abondant de souvenirs datant de l'époque des luttes insurrectionnelles et révolutionnaires, rendit celui-ci encore plus conscient du contraste entre les drames sanglants du passé et la paix qui régnait alors. D'après lui, celle-ci convenait aux classes dirigeantes, et notamment aux grands propriétaires terriens ainsi qu'au clergé qui, pour la défense de leurs intérêts, avaient remis leurs pouvoirs à l'autorité occupante, allant même à cette époque jusqu'à administrer les affaires pour la monarchie des Habsbourgs, obtenant en retour pour leur pays des concessions de caractère national. A la Galicie libérale dans son régime

²⁹ *Ibid.*, p. 71.

l'auteur opposait le territoire sous contrôle russe tenu de main ferme et où l'on observait un autre phénomène, mais tout aussi intéressant, à savoir que l'industrie varsoivienne en plein essor gagnait l'incommensurable marché russe.

Les premières impressions sur Lwów que nota Clémenceau furent un éloge de l'appétit polonais et des plaisirs de la table. La soirée passée à l'opéra-comique de la ville attira son attention sur la musicalité de la langue ainsi que sur le charme des femmes polonaises. Cet admirateur connu du beau sexe fut frappé particulièrement par leur „[...] innocence perverse du regard”, qu'il reconnut pour être l'un des traits caractéristiques de la féminité slave.

Son séjour au village de Busk, là encore, illustra pour l'auteur la profondeur des contrastes sociaux en Galicie: d'un côté la misère des artisans juifs et des paysans polonais et ukrainiens, de l'autre la richesse de l'aristocratie. „L'heure de la révolution économique qui morcellera les latifundis galiciens n'est pas encore venue. Je ne crois pas que personne y songe”³⁰, écrivait-il. Ces justes prévisions de Clémenceau avaient pour origine non seulement sa connaissance profonde du processus historique, mais encore la sympathie qu'il accordait aux opprimés et aux pauvres. Et quoiqu'il fût l'hôte de l'aristocratie et de la bourgeoisie galiciennes, c'est cependant dans les traits et les qualités du petit peuple qu'il observa les valeurs essentielles de caractère proprement national fondamentale pour l'avenir de la Pologne.

Le ton généralement favorable à la Pologne des impressions de Galicie de cet éminent homme politique français permettent de penser qu'après avoir fait connaissance de cette partie du pays, sa „polonophilie” n'a pu qu'être renforcée. Il l'affirma lui-même en 1919 lors d'une conversation qu'il eut avec le professeur Siedlecki. Se rappelant son séjour à Cracovie, Clémenceau dit:

[...] la ville m'a énormément intéressé. J'ai vu là une culture en plein épanouissement, hautement raffinée. Et à l'époque je me suis dit: mais enfin, elle existe la Pologne, puisqu'une ville polonaise comme Cracovie existe bien, et vous, vous êtes bien là qui travaillez³¹.

Clémenceau revint au problème polonais quelques années plus tard dans les colonnes de l'hebdomadaire „Le Bloc” qu'il éditait lui-même. La raison en fut les événements de Września si retentissants dans toute l'Europe. Il estima que la persécution d'enfants dans cette localité par les autorités prussiennes était une nouvelle preuve de la mise en oeuvre du „[...] programme d'extirpation de la race polonaise”. Malgré cela „[...] l'âme polonaise n'est pas morte”. Qui plus est, „[...] toute la Po-

³⁰ *Ibid.*, p. 74.

³¹ *Ibid.*, p. 92.

logne autrichienne a répondu d'un seul élan" à l'appel de Sienkiewicz qui annonçait une collecte de fonds en faveur des victimes de Września. A Lwów, où l'on rassembla des milliers de couronnes, on compta à la première place parmi les donateurs l'ex-gouverneur de Galicie et frère de l'ancien premier ministre d'Autriche, le comte Stanisław Badeni. Selon Clémenceau, cet acte brutal de la tyrannie prussienne, aux yeux du parlement et du gouvernement de Vienne réduisait à néant „[...] le rapprochement que la crainte de la tyrannie moscovite avait opéré entre l'élément allemand et les Polonais de Galicie". „Quelle leçon de justice écrivait-il avec une emphase exagérée, toute journalistique, si la politique de dépolonisation avait précisément pour résultat la reconstitution de la Pologne"³².

Jusqu'alors dans ses écrits Clémenceau, s'intéressant essentiellement aux terres prussiennes et autrichiennes de Pologne, se situait dans le principal courant de ce que la presse française de son époque produisait, laquelle profitait largement de l'aspect anti-allemand de la question polonaise peu à peu mieux connue au fil des années. Cependant l'éminent homme politique qu'il était portait sur ces questions un regard plus perspicace. En effet, il les intégrait ipso facto dans l'ensemble des courants essentiels des rapports diplomatiques existant alors en Europe. De même formulait-il son jugement dans un esprit de sympathie nettement plus vive et prononcée envers le peuple polonais qui combattait inlassablement à la conservation de son identité. En ce temps-là, la question de l'ancien Royaume de Pologne était un tabou spécifique pour l'opinion publique parisienne. Etant donné que l'empire russe avait déclaré les questions polonaises relever des affaires intérieures de la Russie même, les journalistes et chroniqueurs français éludaient la question, ne voulant pas froisser l'alliée de l'est de la III-ème République. S'ils la mentionnaient, c'était uniquement pour faire mieux connaître le programme de conciliation du Parti National-Démocrate qui envisageait la réconciliation des Polonais avec la Russie tsariste.

La forte individualité de Clémenceau dans ce domaine notamment contribua à opérer une réelle percée. Son attitude à l'égard de l'alliance de la III-ème République avec la Russie tsariste n'était pas d'une pièce. Luttaient en lui l'approche lucide et réaliste de l'homme politique qui approuvait tout renforcement des forces françaises dans une future guerre avec l'Allemagne et les émotions, le sens républicain du vieux radical

³² M. Siedlecki: *Partyz 1919. Wrażenia i wspomnienia (Paris 1919. Impresions et souvenirs)*, Kraków 1919, p. 154; G. Clémenceau: *Le Réveil de la Pologne*, „Le Bloc”, n° 46, 8 XII 1901, p. 839 et suiv.

qu'il était, condamnant le régime autocratique du tsar³³. D'après M. Monnerville, ces premières raisons retenaient Clémenceau de manifester ouvertement son aversion pour la Russie³⁴. Cependant en réalité en tant que journaliste il n'a pas toujours gardé cette attitude. Sous l'influence du livre très renommé en occident du journaliste américain George Kennan consacré à la Sibérie, il s'exprima dans un long article au titre éloquent des Misères de l'autocratisme, dans lequel il faisait une critique acérée et ouverte de la pratique appliquée par le tsarisme qui consistait à déporter en Sibérie par la voie de décisions administratives des sujets embarrassants pour les autorités³⁵.

Les événements révolutionnaires de 1905 dans la Russie tsariste et sur les terres polonaises, les grandes grèves et les manifestations ouvrières brutalement réprimées par le gouvernement, tout ceci conjugué attira l'attention de Clémenceau. En mars 1905 il s'exprima dans les colonnes de „L'Aurore” en deux longs articles de fond consacrés dans leur totalité à l'analyse de la situation dans laquelle se trouvaient les terres polonaises sous occupation russe. Le premier de ces articles intitulé „En Pologne”³⁶ fut rédigé comme l'indiqua son auteur sur la base de documents et de matériaux qui lui avaient été personnellement envoyés et qui étaient une présentation des problèmes sociaux existant sur les terres de l'ancien Royaume de Pologne. En réalité c'est une étude pénétrante sur la période alors la plus récente de l'histoire polonaise, pleine de réflexions brillantes et de subtiles observations de la part de l'auteur très au fait de son sujet. Soulignant l'énorme transformation qu'avait connue la société du Royaume de Pologne, contrairement à ce qui s'était passé en Posnanie et en Galicie, Clémenceau posait en premier lieu une question fondamentale. De quelle façon l'esprit démocratique que l'on observait alors s'était-il emparé des masses et quelles seraient les conséquences d'une telle révolution, telle qu'elle s'était accomplie dans les mentalités au sein de la société du Royaume? En réponse à ceci il désignait le rôle et l'influence du développement industriel dans le Royaume de Pologne, dont le résultat fut l'apparition d'une armée de travailleurs. Ce processus avait eu pour effet de modifier les structures sociales, conduisant ainsi à affaiblir l'influence des classes dirigeantes, et notamment des oligarchies de la noblesse et du clergé. Il prêta aussi une attention toute particulière à l'inspiration démocratique de tous les mouvements polonais nationaux de libération — de celui de l'insurrection

³³ R. Wormser, *op. cit.*, p. 262; cf. aussi B. Bastoul: *Clémenceau vu par un passant inconnu*, Avignon 1938, p. 191.

³⁴ Monnerville, *op. cit.*, p. 361 à 363.

³⁵ „La Justice” 12 III 1895.

³⁶ „L'Aurore” 21 III 1905.

de Kościuszko jusqu'à celui de janvier — ainsi qu'à l'émancipation de la population paysanne. Clémenceau reconnu à juste titre comme un tournant essentiel dans le développement socio-économique des terres polonaises la réforme de l'affranchissement de 1864; il souligna qui plus est fort à propos combien le Gouvernement National insurgé de janvier 1863 avait été dans cette affaire le premier législateur. Voulant caractériser la période du positivisme, il désigna pour ce faire les succès obtenus par la société polonaise dans l'oeuvre de travail organique qu'elle avait accomplie, notamment dans le domaine de l'instruction. Et quoique ce courant refusât les idées de lutte armée, la formation politique du peuple progressa pourtant nettement. D'après Clémenceau, l'éducateur du mouvement ouvrier, dominée par les idées socialistes et liée au développement de l'industrie, a été un élément décisif pour les rapports sociaux. Et notre auteur de poursuivre par les premières grandes grèves et luttes de classe du prolétariat polonais à Żyrardów et à Łódź, les procès qui s'ensuivirent, les frictions parfois violentes des ouvriers avec la police et l'armée. Il rappelait aussi les répressions anti-paysannes. Ce harcèlement eut, à son avis, sa part d'influence dans la transformation des manifestations à caractère économique des masses populaires en une lutte politique au premier plan de laquelle figura le mot d'ordre d'indépendance. Selon Clémenceau, les masses populaires en Pologne, dès 1864, reconnurent peu à peu „[...] que l'esclavage politique engendre tous les autres et que le plus pressé est de s'en affranchir d'abord. Les ouvriers de l'industrie l'ont compris les premiers, étant l'avant-garde des masses populaires et se trouvant les plus exposés aux fusillades [...]. C'est une mobilisation sociale universelle ni nationaliste, ni militariste, mais d'autant plus redoutable aux puissances qui lui barreront le chemin”. Annonçant une révolution en Pologne, Clémenceau soulignait une fois encore combien ce pays „[...] était devenu sincèrement démocratique dans ses profondeurs”. A l'heure actuelle, aucun mouvement politique ouvrier ne peut exister s'il n'a ce caractère démocratique, et depuis 1864, chaque date historique s'est trouvée étroitement liée avec „l'esprit national” démocratique — ajoutait-il. Selon lui encore, les principes démocratiques étaient alors reconnus en Pologne par toutes les forces politiques, de la Démocratie Nationale (N.D.) au Parti Socialiste Polonais (PPS), ainsi donc de l'extrême droite à l'extrême gauche.

Clémenceau accordait une valeur absolue comme il en avait l'habitude à la notion de démocratie, sans toutefois expliquer ce qu'il entendait par là. Il semble qu'il comprenait par cette dénomination les valeurs que les démocraties parlementaires d'Europe occidentale avaient déjà introduites dans leur pratique socio-politique. Il montra en revanche de manière extrêmement juste les transformations sociales réalisées sur les

terres polonaises et souligna le rôle des masses populaires, notamment de la classe ouvrière, dans la lutte de libération nationale et sociale. Aussi, usant de la terminologie en cours dans le mouvement socialiste et mettant particulièrement l'accent sur la signification de l'indépendance pour le peuple polonais, il propagea, au fond, dans son article le programme du PPS. On peut donc supposer que les gens de ce parti avaient inspiré l'auteur et lui avaient fait parvenir les matériaux et données dont il fait lui-même mention.

Le second article de Clémenceau, lui aussi fort long et publié dans „L'Aurore”³⁷, était consacré à la grève scolaire. Grâce aux informations écrites détaillées qu'il tenait, comme il le rappelait, „d'un Polonais”, l'auteur étonna là encore par la richesse des détails, des données statistiques exactes qu'il fournissait, ainsi que par son analyse très clairvoyante. Après avoir mis en relief le rôle de l'enseignement clandestin et rendu hommage à ses organisateurs si souvent condamnés dans nombre de procès politiques et dont „[...] le crime unique fut la propagande de l'A.B.C.!”), Clémenceau soumettait à la critique le système scolaire tsariste dans le Royaume, relevant son caractère limité, élitaire, et son orientation pro-russe. Malgré les poursuites de la police, „[...] malgré le terrorisme bureaucratique qui s'exerce sur les parents pour le »crime« des enfants”, a éclaté dans la Pologne toute entière une grève des écoles à laquelle ont pris part quarante mille enfants. En faisant l'analyse des revendications des grévistes, Clémenceau soulignait tout particulièrement celles qui exigeaient l'introduction à l'école de la langue polonaise ainsi que l'enseignement de la géographie, de l'histoire et de la littérature nationales. Faisant observer l'inflexibilité et la détermination des participants à la grève, „[...] aujourd'hui le plus vaste mouvement populaire”, il exprimait sa confiance en la victoire finale du mouvement. Il avertissait également les autorités tsaristes de ce que, si elles ne cédaient ni ne satisfaisaient les justes exigences de réforme du système scolaire, elles seraient confrontées un jour ou l'autre „[...] aux masses ouvrières pour la lutte inévitable et définitive contre l'opresseur”.

La conclusion par laquelle Clémenceau achevait son article avait un ton très net:

Telles sont les informations détaillées du document que j'ai sous les yeux. Il jette comme on peut en juger une assez vive lumière sur l'état des esprits dans les provinces polonaises de l'empire russe et la curieuse évolution de la mentalité populaire d'où sortira fatalement quelque jour la rénovation politique et sociale des Polonais.

Dans ces articles par lesquels il propageait les idées circulant depuis longtemps d'une résurrection de la Pologne, Clémenceau montrait donc

³⁷ *Ibid.*, 22 III 1905.

très clairement quelles étaient les forces capables de les concrétiser. Ces forces, c'étaient les masses populaires et notamment les ouvriers dont il avait perçu et apprécié à sa juste valeur le rôle politique croissant. Il est paradoxal que ceci ait été dit par un homme, connu il est vrai jusque là pour son radicalisme et ses idées progressistes, mais qui, peu après, devint un ministre de l'intérieur et un président du conseil qui, au nom de l'ordre, réprima de manière brutale dans son pays, la France, toutes manifestations ouvrières. Il faut toutefois reconnaître que dans ces publications consacrées à la Pologne, Clémenceau mettait surtout l'accent, voire soutenait la lutte du prolétariat polonais uniquement pour ses droits nationaux et pour son indépendance, laissant en revanche de côté l'aspect revendicatif de classe de celle-ci. Ceci était tout à fait en accord dans ses vues avec la ligne de conduite fondamentale de solidarité sociale et nationale.

Clémenceau ne s'intéressa de nouveau aux affaires de Pologne qu'après l'éclatement de la guerre. Malgré l'inquiétude extrême qui régnait alors quant au sort de sa patrie, sa voix ne manqua pas parmi celles des journalistes français qui, après la publication du manifeste du 14 août du grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, s'exprimèrent en grand nombre sur la question polonaise. Cette adresse habilement rédigée appelait les Polonais à lutter aux côtés de la Russie contre la poussée allemande, et annonçait dans le même temps l'union des trois parties de la Pologne „[...] libre dans sa foi, sa langue et son autonomie” sous le sceptre du tsar russe. Ce manifeste fut accueilli par presque toute la presse française avec grand enthousiasme, celle-ci y voyant un acte de résurrection de la Pologne³⁸.

„Résurrection”, c'est le cri que lançait Clémenceau dans le titre de son commentaire³⁹. „La Pologne revivra, — écrivait-il plus loin. Par la volonté du tsar Nicolas II, appuyé de la France et de l'Angleterre, l'un des plus grands crimes de l'histoire va prendre fin”. Et l'auteur de renouveler clairement ici aux puissances occupantes son opinion négative quant aux partages de la Pologne. Les paroles suggestives et puissantes de cet éminent homme politique furent bien des fois citées par d'autres personnes qui, au cours de la guerre, écrivirent sur la Pologne. „Jamais cause n'en fut plus populaire en France, après celle de l'Italie, que la revendication de la nationalité polonaise” — affirmait Clémenceau.

Seul le tsar, d'après Clémenceau, pouvait prononcer „[...] la parole magique” grâce à laquelle la Pologne „[...] comme Lazare au tombeau”

³⁸ Voir: *Affaires de Pologne. La proclamation du Généralissime russe et l'opinion française*, Paris 1915; cf. aussi W. Śladkowski: *Opinia publiczna... (L'opinion publique...)*, p. 70 et suiv.

³⁹ „L'Homme Libre” 17 VIII 1914.

reviendrait à la vie et entraîner sous le drapeau russe les Slaves réconciliés luttant pour la paix du monde. Selon lui, les Polonais de la partie russe répondraient avec enthousiasme à l'appel du tsar; de même ferait la population polonaise de Posnanie brutalement opprimée qu'elle était par les Prussiens. En Autriche en revanche, où les droits des Polonais étaient respectés depuis assez longtemps, les autorités lancèrent l'idée dans la génération d'alors de la nécessité de lever une insurrection contre „le Moscovite”. Cependant, „[...] l'élan de toute la Pologne russe vers le tsar en lutte contre le kaiser oppresseur de la Posnanie a déjoué dès le premier jour ce plan machiavélique”. Clémenceau, comme la plupart des auteurs français qui lors écrivaient sur la Pologne, voyait ainsi dans le tsar russe au sujet duquel il s'était plus d'une fois exprimé auparavant en termes désapprobateurs un homme providentiel. Par cela même il acceptait dans leur totalité les plans russes d'autonomie pour la Pologne, sans s'occuper des détails. Ne ménageant pas à cette dernière ses vœux les plus sincères dictés par les meilleures intentions, il subordonnait néanmoins son sort aux exigences de l'alliance franco-russe. Pour la France qui combattait l'envahisseur allemand, le front oriental avait une importance capitale.

Comment Clémenceau voyait-il l'avenir de la Pologne? On peut s'en faire une idée en se référant à l'entretien confidentiel qu'eurent avec lui le 7 octobre, à Bordeaux, les envoyés de Piłsudski en Europe occidentale: Stanisław Patek et le dr Antoni Natanson. C'est le journaliste Georges Bienaimé, un ami de la Pologne, qui les mit en contact avec le Vieux Tigre. Clémenceau écouta avec sympathie le plaidoyer de Patek concernant les aspirations des Polonais quoique celui-ci rappela aussi l'existence de légions polonaises luttant aux côtés de l'Autriche contre la Russie. Après chaque point soulevé, Clémenceau répétait: „oui, l'indépendance vous est bien nécessaire”. Il déconseilla toute visite auprès du ministre des affaires étrangères Delcassé que du reste il ne pouvait souffrir, car „[...] là-bas, c'est Izvolski qui gouverne”. Il suggéra en revanche de nouer des contacts avec Londres, le cabinet anglais étant moins dépendant de la politique du tsar dans l'affaire polonaise. C'est d'un conseil net et précis qu'il mit fin à cet entretien: „Prenez les plus grands risques”⁴⁰.

Cependant deux semaines plus tard, dans l'article suivant qu'il consacra à la question polonaise, il maintint son opinion exprimée en août. Selon lui, la grande majorité des Polonais s'était tenue du côté de la

⁴⁰ S. Patek: *Wspomnienia ważkich okresów pracy (Souvenirs de moments de travail importants)*, Warszawa 1939, p. 8; cf. aussi J. Pajewski: *Wokół sprawy polskiej. Paryż—Lozanna—Londyn 1914—1918 (Autour de la question polonaise. Paris—Lausanne—Londres 1914—1918)*, Poznań 1970, p. 15 à 19.

Russie et de ses alliées, la France et l'Angleterre, et les derniers à résister, quand ils auraient bien considéré la mauvaise foi autrichienne, ne tarderaient pas à rejoindre la majorité ⁴¹.

La divergence fondamentale entre les déclarations publiques et les conseils privés de Clémenceau dans la question polonaise résultait de la nécessité d'accepter la politique russe envers la Pologne. En tant qu'ami sincère de celle-ci, il se rendait parfaitement compte que dans son aspiration à l'indépendance elle devait profiter de chaque configuration politique favorable. Il ne pouvait cependant pas l'écrire, ou peut-être ne le voulait-il pas. Pour les intérêts de la France et sa raison d'Etat, l'alliance avec Russie était une affaire primordiale vu les conditions de la guerre.

Il exprima cette opinion de la manière la plus rude quand en 1915 Wacław Gąsiorowski publia une enquête sur la question polonaise dans les colonnes de „Polonia” dont il était le rédacteur en chef, enquête au cours de laquelle il priait les hommes politiques et les intellectuels français de se prononcer. „Le résultat au départ fut terrible — comme se le rappelait des années après celui qui en avait été l'initiateur. Tout simplement, ces notabilités françaises remettaient la Pologne toute entière entre les mains de la Russie. Nombre d'hommes politiques refusèrent de participer à cette enquête, parmi lesquels Clémenceau. Universellement connu pour ses sentiments amicaux envers la Pologne, et pour cette raison âprement malmené par Gąsiorowski, il explosa d'indignation:

Que voulez-vous, que je froisse la Russie, que je monte la Russie contre la France? Il n'en est pas question, je vous prie de me laisser tranquille ⁴².

Cette réponse au ton véhément de sa part fut considérée par celui à qui elle s'adressait comme hostile à la Pologne. Cependant on peut l'interpréter autrement, à savoir que Clémenceau ne voulut pas pour autant soutenir publiquement les raisons russes dont il appréciait pleinement le poids, et à leur juste valeur, pour les intérêts de la France, et ceci pour ne pas ôter complètement tout espoir aux Polonais. On en veut pour preuve la réponse fournie à l'enquête par Pichon, l'homme qui lui était le plus lié. Celui-ci conseillait aux Polonais d'accepter pour le moment pour argent comptant le manifeste du grand-duc et d'éviter toute discussion sur des points controversés, ne sachant pas en effet comment serait finalement résolue la question polonaise.

⁴¹ „L'Homme Enchaîné” 20 X 1914.

⁴² W. Gąsiorowski: 1910—1915. *Historia Armii Polskiej we Francji (1910—1915. Histoire de l'Armée Polonaise en France)*, Warszawa 1931, p. 260.

Peut-être pourra-t-on aller plus loin, mais ce n'est pas encore le moment d'en parler. [...] Patientez et soyez sûrs que la victoire des Alliés contribuera à la réalisation de vos revendications légitimes⁴³.

Quand les armées allemandes furent proches de Varsovie, le premier ministre Gorémykine déclara dans son discours à l'ouverture de la Douma, le 1^{er} août 1915, que la Russie avait l'intention d'accorder l'autonomie aux terres polonaises. Pour Clémenceau, ce fut l'occasion d'écrire un article de plus sur la Russie libératrice⁴⁴. Il est vrai qu'il critiquait la politique antipolonaise du comte Bobrinski menée en Galicie orientale occupée par les troupes russes et que le tsarisme envisageait d'annexer directement à l'empire, mais il affirmait que la faute en incombait à Nicolas II qui avait demandé qu'une commission résolût le problème polonais tandis que la session inaugurale de la Douma montrait un renversement de la politique russe dans cette affaire, dans un sens libéral. Pour Guillaume II qui se préparait au rôle de libérateur de la Pologne et envisageait de créer une éphémère „Pologne allemande”, la confirmation par la Russie des promesses faites au sujet de la Pologne allait être une désagréable surprise.

Pour obtenir un effet de propagande nettement antiallemand, ce qui à ses yeux était essentiel, Clémenceau partagea les illusions suscitées par la politique russe envers la Pologne. En réalité celle-ci ne fut jamais sincère, mais toujours ambiguë, et après le départ des Russes du Royaume, elle perdit en Pologne même toute signification et tout soutien. Quand, face aux plans allemands qui consistaient à soulever la question polonaise afin d'obtenir un recrutement polonais, l'opinion française progressiste qui avait commencé de réagir dès 1916 exigea que l'Entente prit position en faveur des aspirations des Polonais pour la restauration de leur propre Etat, suite à l'intervention de l'ambassade russe à Paris, le gouvernement interdit d'écrire quoi que ce fût dans la presse au sujet de l'indépendance de la Pologne⁴⁵. Clémenceau protesta contre ces restrictions apportées par la censure tout en conservant des rapports loyaux envers „La Grande Russie”⁴⁶.

Il expliqua plus largement son point de vue en ce qui concernait alors la question polonaise quelques semaines plus tard:

Le gouvernement français est l'allié du gouvernement russe et les loyales intentions du tsar ne peuvent faire doute pour aucun de nous [...] Je n'apporte donc ici pas de jugement sur les questions que je dois à cette heure écarter de

⁴³ „Polonia” 10 IV 1915; voir aussi: *La France pour la Pologne. Enquête de la revue „Polonia”*, Paris 1916.

⁴⁴ „L'Homme Enchaîné” 25 II 1916.

⁴⁵ Śl a d k o w s k i: *Opinia publiczna...* (*L'opinion publique...*), p. 112 et suiv.

⁴⁶ „L'Homme Enchaîné” 25 II 1916.

mon chemin. J'ai poussé la rigueur de ce principe jusqu'à éviter le débat sur la question polonaise sans jamais cacher, bien entendu, que notre commune victoire devait aboutir à la reconstitution de la Pologne, ainsi que l'avaient annoncé le tsar lui-même et le grand-duc Nicolas⁴⁷.

Par ailleurs, dans deux longs commentaires⁴⁸, Clémenceau fit part de son opposition à l'acte du 5 novembre 1916 sur la base duquel les deux empereurs créaient un Royaume de Pologne soumis aux empires centraux. Reconnaisant que le tsarisme avait commis dans l'affaire polonaise de lourdes erreurs et que l'occupation russe en Galicie avait fait apparaître de graves fautes, fût-ce dû à une mauvaise bureaucratie, il souligna dans le même temps que les Russes et Polonais étaient frères de sang, toujours capables malgré ce qui les opposait d'agir ensemble contre l'envahisseur allemand. C'est pourquoi le Royaume de Pologne ne pouvait être restauré que sous l'égide de la Russie. Tout à fait conscient du fait que ce point de vue n'était pas populaire parmi les Polonais qui aspiraient pour leur part à l'indépendance totale de leur pays, Clémenceau assurait que sa plume avait servi et servirait toujours la cause polonaise, mais que, autant dans l'intérêt de la France que dans celui d'autres pays, il ne pouvait perdre son temps en de vaines discussions sur les conditions de paix avant même que la victoire ne fût remportée. D'après lui, les événements qui se produisaient en Pologne et la menace de recrutement de Polonais dans l'armée allemande devaient incliner la Grande-Bretagne à rendre le service militaire obligatoire en Australie et, pour la France, à renforcer le recrutement dans ses colonies. Pour le Vieux Tigre, l'acte du 5 novembre était l'occasion d'en appeler à un renforcement de l'effort d'armement de l'Entente. Il subordonnait les affaires polonaises au mot d'ordre de guerre jusqu'à la victoire finale. Il ne ménageait pas ses reproches ni ne dissimulait son mépris pour les membres de la délégation polonaise composée de notables qui, avant la déclaration de l'acte sus-dit, séjournait à Berlin et à Vienne, les qualifiant de „Polonais embochisés” et de „messieurs les nouveaux Boches en ski”.

Lorsque la conférence alliée qui délibérait à Paris soutint la protestation de la Russie contre les manœuvres allemandes dans l'affaire polonaise, Clémenceau s'exprimant en même temps de façon favorable au sujet des projets de réunification souligna l'importance à son avis immense du point de vue contenu dans la dépêche adressée à Saint-Petersbourg. Proclamant qu'une Pologne restaurée serait à l'avenir un des éléments de premier ordre de l'équilibre européen, la France et l'Angleterre utilisèrent les mots qu'elles se devaient d'employer, préci-

⁴⁷ *Ibid.*, 2 IV 1916.

⁴⁸ *Ibid.*, 7 XI et 9 XI 1916.

sément au moment choisi pour cela. Une Pologne totalement unifiée, c'étaient les seuls mots „d'ordre”, comme le souligna une fois encore Clémenceau, leur assurant qu'ils seraient soutenus dans leurs projets par les alliés⁴⁹.

Après la révolution de février et le renversement du tsarisme, quand le gouvernement provisoire russe se prononça pour la création d'un Etat polonais indépendant, mais cependant uni à la Russie par une alliance militaire, et dont la définition du territoire serait ratifiée par la constituante russe, Clémenceau ne voyant là aucune restriction accueillit la proclamation avec enthousiasme. Dans un long article de fond intitulé comme des années auparavant „Vive la Pologne”⁵⁰, il affirma que le gouvernement provisoire russe „[...] a spontanément prononcé la grande parole de libération”, réalisant ainsi les attentes des Polonais. Il qualifia la déclaration du gouvernement russe de „[...] plus bel appel depuis les jours de la Révolution française” et après en avoir cité le contenu, il ajouta avec emphase: „Il n'y a rien de plus grand, rien de plus beau dans l'histoire des peuples en labeur d'émancipation”. Selon lui était annihilé enfin „[...] le plus grand crime de l'absolutisme contre le droit des peuples à la libre possession d'eux-mêmes [...]”. Des raisons politiques bien réelles pour le Vieux Tigre avaient aussi dicté une appréciation aussi enthousiaste de sa part de la proclamation russe. Il les exprima au début de son article, ne ménageant pas de ses éloges le gouvernement provisoire pour sa volonté de poursuivre le combat contre les Allemands. Il se rendait cependant parfaitement compte du rôle et de la signification du renversement du tsarisme pour la question polonaise. Bien des années après, il écrivait à ce sujet:

Nous étions partis en alliés des oppresseurs russes de la Pologne [...] Par l'effondrement de la Russie militaire, la Pologne se trouvait tout à coup libérée, recrée⁵¹.

Quand le gouvernement Briand tomba et que celui de Ribot le remplaça, Clémenceau, dans un de ses articles de fond, critiqua le discours du nouveau président du conseil, tenu au parlement le 23 mai 1917, et qui précisait les buts de guerre de la France, lui reprochant d'avoir fait peu cas de la Pologne dont le nom, chose étonnante, ne lui était même pas venu aux lèvres, ce qui était pour l'heure un oubli surprenant. Il est vrai qu'alors la célèbre formule „sans annexions ni indemnités” s'était répandue toute seule, d'elle même, alors qu'on ne pouvait restaurer la Pologne démembrée d'une autre manière qu'en réunifiant ses trois parties par la voie de l'annexion⁵². Ainsi donc, l'affaire polo-

⁴⁹ *Ibid.*, 20 XI 1916.

⁵⁰ *Ibid.*, 2 IV 1917.

⁵¹ Clémenceau: *Grandeurs et misères...*, p. 160.

⁵² „L'Homme Enchaîné” 25 V 1917.

naise devint pour Clémenceau un des arguments du combat qu'il devait livrer avec les partisans de la paix sans annexions ni indemnités.

Quand, en vertu du décret du président Poincaré en date du 4 juin 1917, fut créée en France une armée polonaise, Clémenceau exigea qu'elle atteignît rapidement cent mille hommes; en revanche, une armée polonaise devait être parallèlement formée en Russie, de six cent mille hommes à son avis⁵³. Le Vieux Tigre se rendait parfaitement compte que pour remporter la victoire à laquelle il aspirait à n'importe quel prix, il fallait profiter de toutes les opportunités et de toutes les réserves possibles.

Comme on le voit en analysant les nombreuses déclarations de presse de Clémenceau de la période de guerre, on peut observer que la question polonaise a toujours été subordonnée à ses aspirations politiques fondamentales du moment, qu'ainsi et pas autrement elle a toujours été fonction des intérêts compris par lui de la France.

Lorsqu'au moment de la plus grande menace pour sa patrie Clémenceau se trouva à la tête du gouvernement français et qu'il remplit simultanément la fonction de ministre de la guerre, malgré l'immensité des tâches et des devoirs qui lui incombaient, il ne perdit pas de son champ de vision les questions polonaises. Il s'intéressa vivement notamment aux questions d'organisation et d'instruction de l'armée polonaise en France, exigeant du général Mordacq des rapports et des informations systématiques sur ce sujet. Il exprima également sa satisfaction devant l'attitude des soldats polonais lors de leur baptême du feu en juillet 1918 pendant la bataille du secteur Saint-Hilaire. Dans un entretien avec le chef de l'armée polonaise en France le général Józef Haller, il se prononça encore pour une extension supplémentaire des forces polonaises⁵⁴.

Ce furent précisément Clémenceau et son ministre des affaires étrangères Pichon les initiateurs de la déclaration des alliés adoptée en fin de compte pendant la conférence interalliée de Versailles, le 6 juin 1918, et longtemps attendue par les Polonais, déclaration qui disait que „[...] la création d'un Etat polonais un et indépendant avec libre accès à la mer constitue une des conditions d'une paix solide et juste et un régime de droit en Europe". Le problème des frontières du futur Etat polonais restait une question ouverte. A la tête du Comité National Polonais, Roman Dmowski à Paris et Ignacy Paderewski aux Etats-Unis exigèrent une restauration de la Pologne dans ses frontières historiques, mettant l'accent sur la nécessité de restituer à la Pologne ses territoires

⁵³ *Ibid.*, 22 VIII 1917.

⁵⁴ Mordacq: *Le Ministère Clémenceau. Journal d'un témoin*, Paris 1930, t. 1, p. 83, t. 2, p. 183 et 196.

occidentaux, à savoir la Silésie et la Poméranie, Gdańsk (Dantzig) y compris. Ces revendications trouvèrent un soutien dans l'opinion publique française⁵⁵. Compte tenu des circonstances politiques qui régnaient, Clémenceau fit part également de son point de vue dans cette affaire.

Pour se démarquer de la malheureuse note du chef du gouvernement de Varsovie Steczkowski, qui avait voulu que la Pologne fit alliance avec les empires centraux, le Comité National Polonais adressa le 2 septembre 1918 une lettre au président du conseil français. Il y assurait celui-ci que la Pologne ne pourrait être créée qu'en association avec la France et ses alliés. Dans sa lettre en réponse du 5 septembre publiée par la presse, Clémenceau brièvement mais avec force formula son credo politique en ce qui concernait la question polonaise: „La France, fidèle à ses traditions et à son programme, et d'accord avec ses Alliés, n'épargnera rien pour ressusciter la libre Pologne selon ses aspirations nationales et dans le cadre de ses limites historiques”⁵⁶. Dans cette déclaration formulée de façon extrêmement claire et favorable à la Pologne, l'expression parlant de „limites historiques” polonaises avait la plus grande importance. A la lumière de celle-ci, Clémenceau fut le premier et le seul homme politique en occident à l'époque à s'exprimer dans cette affaire des futures frontières polonaises de façon aussi décidée et peu ambiguë, et de façon aussi conforme aux aspirations polonaises. Le journaliste français, ami de la Pologne et ardent porte-parole de sa restauration le général Moriez, écrivait que Clémenceau avait „[...] certainement étudiée, approfondi” la question polonaise „[...] avant de s'engager au nom de la France”, et que dans la définition de „[...] limites historiques de la Pologne” il avait trouvé la formule „[...] heureuse, qui ne laisse plus place à aucune équivoque”⁵⁷. Dans son in-

⁵⁵ W. Śladkowski: *Uwagi nad genezą i założeniami polityki francuskiej wobec sprawy Gdańska w latach 1916—1918* (*Observations sur la genèse et les principes de la politique française dans la question de Gdańsk dans les années 1916—1918*), „*Annales Universitatis Mariae Curie-Skłodowska*”, sec. F, vol. XXXII, 1977, p. 127—128.

⁵⁶ Voir: „*Le Temps*” 8 IX 1918; „*Le Radical*” 8 IX 1918.

⁵⁷ S. Moriez: *France et Pologne*, Paris 1919, p. 166—167. En revanche, F. Wandycz suggère qu'une formule allant aussi loin de la part du président du conseil français au sujet des frontières historiques polonaises „[...] was not just Clemenceau's but had found support in the French Radical-Socialist party” (*France and her Eastern Allied 1919—1925. French—Czechoslovak—Polish Relations from the Paris Conference to Locarno*, Minneapolis 1962, p. 17). Cette affirmation ne semble pas juste. Le Vieux Tigre était grand homme politique pour préférer des opinions dont il n'aurait pas été convaincu de la justesse ou pour subir l'influence d'un parti qu'il avait depuis longtemps dépassé. La parfaite connaissance de l'histoire qui caractérise Clémenceau, de même aussi que son admirable orientation dans les affaires polonaises dont il a fait preuve à maintes reprises dans les articles ci-inclus ne permettent pas de douter de ses intentions réelles.

interprétation de la déclaration du président du conseil français Moriez mettait particulièrement l'accent sur l'importance pour la Pologne des frontières maritimes et de Gdańsk, demandant aussi que les Français utilisent le nom polonais et non allemand de cette dernière ville.

En tenant compte des aspects politiques et de propagande de la déclaration de Clémenceau, il faut dire qu'elle était de manière encore très générale mais néanmoins fort claire l'expression du point de vue français sur la question polonaise, point de vue qui avait déjà été exprimé précédemment. Selon lui, le futur Etat polonais devait, à l'est de l'Europe et à la place de la Russie, jouer le rôle de garde-fou antiallemand. D'un autre côté, conformément à ces principes, cet Etat devait également protéger l'Europe de la diffusion des idées révolutionnaires venues de l'est. C'est pourquoi la future Pologne, en tant qu'alliée de la France, devait être selon Pichon un Etat „grand et fort, très fort même”⁸⁸. Et elle ne pouvait l'être que dans ses frontières historiques, c'est à dire celles d'avant les partages.

C'est précisément pour avoir une conversation en tête à tête avec Clémenceau au sujet de l'avenir de la Pologne que Roman Dmowski cherchait depuis longtemps à rencontrer personnellement ce dernier. S'il n'y était parvenu, il avait toujours à sa disposition l'entremise du général Archinard, chef de la mission militaire franco-polonaise. Ce général unanimement respecté et bien disposé envers les Polonais présenta en décembre 1918 au chef du gouvernement français une carte sur laquelle étaient indiquées les frontières du futur Etat polonais, celles-ci englobant de façon très nette la Silésie, la Poméranie et Grańsk. Ceci était accompagné d'une lettre soutenant le programme territorial du Comité National Polonais. Ces documents sont aujourd'hui conservés aux Archives des Armées à Vincennes et, comme on peut le supposer, ils se sont trouvés en leur temps sur le bureau du Clémenceau qui, ainsi, a dû les étudier⁸⁹.

Après la guerre, celui qu'on appela le Père de la Victoire dut entreprendre un nouveau combat au cours de la conférence de Paris pour que soient concrétisés dans les faits les buts et aspirations essentiels de la France et de la Pologne renaissante, laquelle demeurait sous l'influence de la politique de cette dernière. Roman Dmowski, second délégué de la République aux côtés de Paderewski, présenta à la recommandation de Clémenceau les demandes polonaises lors de la session du Conseil des Dix, le 29 janvier 1919. Dans son excellent discours

⁸⁸ Voir: House-Seymour: *Ce qui se passa réellement à Paris en 1919*, Paris 1932, p. 67.

⁸⁹ Archives de l'Armée à Vincennes. Fond Clémenceau, 6 N 215, P. Archinard à G. Clémenceau, 28 XII 1918.

prononcé avec verve tour à tour en langue française et anglaise, il montra la menace que représentait pour la Pologne d'un côté l'Allemagne qui s'efforçait d'étouffer tout soulèvement en Grande Pologne, et de l'autre, à l'est, la révolution russe, mettant l'accent dans la question des frontières sur la nécessité pour elle d'obtenir un accès à la mer. Peu prodigue de louanges, Clémenceau, prenant congé de lui, dit à Dmowski: „[...] votre discours a été admirable, mais pour l'affaire de Cieszyn (Teschen), vous n'avez pas raison”⁶⁰. Le président du conseil français avait en effet déjà promis auparavant la Silésie de Cieszyn aux Tchèques qui avaient fait des démarches en ce sens. Cependant Clémenceau épousait les thèses polonaises pour ce qui concernait tous les autres points. Afin d'aider les Polonais qui luttèrent contre les Allemands en Posnanie, il envoya le 14 février un télégramme adressé aux autorités polonaises dans lequel il déclarait que les alliés allaient intervenir dans cette affaire. Juste après, le 19, la Commission d'Armistice enjoignit aux Allemands de cesser immédiatement toute action offensive contre les Polonais dans la région de Poznań ou sur quelque autre territoire que ce fût⁶¹.

Clémenceau qui fuyait tous les honneurs et toutes les distinctions, alors qu'élu à l'Académie Française il n'y avait jamais siégé, accepta d'être élevé à la dignité de docteur honoris causa de l'Université Jagellon de Cracovie. Il trouva même le temps de recevoir le 10 février 1919 au ministère de la guerre, au 4 de la rue Saint-Dominique, la délégation polonaise spécialement envoyée pour lui remettre son diplôme et qui était composée des professeurs Siedlecki et Stroński de Cracovie, et Czekanowski et Romer de Lwów. Dans la conversation amicale qui suivit il rappela son séjour qui datait de bien des années dans ces mêmes villes⁶². Nous désirons une Pologne grande et forte, dit Clémenceau aux professeurs polonais. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour y parvenir. Cette déclaration reprise par „Le Temps” fut ensuite diffusée par toute la presse française; elle fut également rapportée par nombre de journalistes polonais⁶³.

Contre l'avis de la France, Lloyd George s'opposa malgré tout à ce que Gdańsk et le territoire de Kwidzyn fussent reconnus à la Pologne, considérant que cette ville et ce territoire étaient principalement habités par des populations allemandes. Ce point de vue du premier mi-

⁶⁰ W. T. Kowalski: *Rok 1918 (L'année 1918)*, Warszawa 1978, p. 171.

⁶¹ Mordacq, *op. cit.*, t. 2, p. 127 à 129.

⁶² Siedlecki, *op. cit.*, p. 154; S. Stroński: *Georges Clémenceau*. Discours prononcé par... député, membre du Groupe Parlementaire Polono-Français à la séance solennelle organisée par les Amis de la France à Cracovie... le 11 janvier 1930, Varsovie 1930, p. 16.

⁶³ Voir p. ex. „Głos Lubelski” 7 III 1919.

nistre britannique fut soutenu par le président Wilson qui, au départ, avait reconnu les droits de la Pologne sur Gdańsk. Clémenceau avec eux affirma qu'en reconnaissant Gdańsk à la Pologne on pouvait réparer le préjudice historique causé au peuple polonais, et qu'en rendant vie à ce peuple, il convenait aussi de lui donner les moyens d'exister. On ne pouvait également, selon lui, oublier les crimes commis envers la Pologne, à savoir les Partages. Rappelons-nous, disait-il plus loin, les enfants polonais passés par les verges pour avoir prié Dieu en langue polonaise, rappelons-nous ces paysans chassés de leurs terres afin de faire place nette aux nouveaux venus de la race allemande⁶⁴.

Noble dans ses intentions et s'en rapportant à la justice de l'histoire, l'appel de Clémenceau n'en fit pas pour autant impression sur Lloyd George ni sur Wilson. Pour ce qui en était de Gdańsk, le premier ministre britannique désirait que soit accordé à celle-ci le statut de ville libre, ce qui aurait donné des garanties aux intérêts économiques et commerciaux de la Grande-Bretagne. Le seul souci de Wilson était de savoir comment les Polonais réagiraient à un tel dénouement de la situation, étant donné que le président des Etats-Unis passait pour défendre les intérêts de la Pologne. Clémenceau resta isolé, ni les forces, ni la persévérance ne lui suffirent pour lutter davantage contre les Anglo-saxons bien que l'opinion publique française se fût à l'époque vivement et unanimement exprimée en faveur de la restitution de Gdańsk à la Pologne⁶⁵. Il ne parvint uniquement qu'à ce qu'ils consentissent à inviter la délégation polonaise aux débats. Avant même d'en arriver là, dès le 3 avril, les quatre Grands avaient déjà décidé du sort de Gdańsk. Elle devait, avec ses territoires attenants, constituer une ville libre unie économiquement à la Pologne; en revanche on avait décidé de faire un plébiscite dans la province de Kwidzyn.

Ce n'est qu'après que Paderewski fut invité à la session du conseil du 9 avril. „Gdańsk est indispensable à la Pologne; celle-ci ne peut respirer sans cette fenêtre sur la mer. La question de Gdańsk est ainsi une question de vie ou de mort” — défendit vivement et avec émotion le délégué et premier ministre de la République polonaise. Clémenceau, fort de ces arguments, fit appel à ses partenaires afin qu'ils révisassent les décisions qu'ils avaient prises, mais face à leur point de vue ferme et définitif, il dut finalement céder⁶⁶. A la session du 18 avril, le Conseil Suprême approuva la rédaction des articles qui faisait de Gdańsk une

⁶⁴ P. Mantoux: *Les délibérations du Conseil des Quatre (24 mars—28 juin 1919)*. Notes de l'Officier Interprète, Paris 1955, t. 1, p. 43—44.

⁶⁵ P. Miquel: *La paix de Versailles et l'opinion publique française*, Paris 1972, p. 150 et suiv., 243.

⁶⁶ Cf. P. Renouvin: *Le Traité de Versailles*, Paris 1969, p. 60.

ville libre et qui organisait un plébiscite dans le district de Kwidzyn.

Ainsi donc le soutien de la France et les bonnes dispositions de Clémenceau envers les aspirations polonaises s'avèrent trop faibles face à l'attitude de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. Sur un plan politique plus large, l'assentiment de la France sur, précisément, un tel dénouement de la question de Gdańsk marqua le début de l'envol des espoirs de la III-ème République à la conférence de Paris. Ne pouvant réaliser pleinement ses projets sur le Rhin, la France dut également renoncer aux conceptions concernant l'embouchure de la Vistule. Les uns et les autres devaient affaiblir l'Allemagne et pleinement garantir les intérêts de la France en Europe. L'opposition de la Grande-Bretagne soutenue par les Etats-Unis et la reconnaissance par la France de la garantie de ces seuls Etats signifiaient l'échec diplomatique de la III-ème République ainsi que l'enterrement des aspirations et des attentes polonaises d'alors en ce qui concernait Gdańsk.

Malgré cela la Pologne continua d'attacher tous ses espoirs à la France et à la personne de son président du conseil. A la demande du général Rozwadowski, le général Mordacq prépara le terrain pour une visite de Paderewski à Clémenceau. Le premier ministre polonais se rendit, le 28 mai, rue Franklin et pria ardemment le Vieux Tigre de soutenir le projet polonais des frontières occidentales si vitales pour la Pologne. La personnalité du grand pianiste, son patriotisme fervent impressionnèrent le président français. Dans une conversation avec le général Mordacq, le lendemain de cette visite, Clémenceau fit ressortir l'excellence des vues de Paderewski en matière politique, son service désintéressé envers la patrie, ainsi que la confiance que le grand artiste avait en ses compatriotes⁶⁷.

Le maintien d'un point de vue favorable aux aspirations polonaises par le président du conseil français était d'autant plus nécessaire que surgit un problème nouveau et essentiel. Dans leur réponse du 29 mai concernant le projet de traité de paix, les Allemands exprimaient leur désaccord quant à l'attribution à la Pologne de la Haute-Silésie. Leur prétention fut soutenue par Lloyd George, lequel se déclara en faveur de l'organisation d'un plébiscite dans ce territoire. Et cette fois Clémenceau engagea la polémique avec le premier ministre britannique.

„Nous n'avons pas seulement, en Pologne, à réparer un crime historique, nous devons considérer ce pays comme la barrière naturelle entre l'Allemagne et la Russie” — dit Clémenceau, faisant référence ensuite à l'interview accordée par l'homme politique allemand Erzberger au „Chicago Tribune”. Celui-ci y révélait les vœux allemands visant à affaiblir la Pologne et à s'unir par-dessus elle à la Russie dans

⁶⁷ Mordacq, *op. cit.*, t. 3, p. 276 et 287—288.

le but de préparer une nouvelle marche sur Paris. „Je crois que vous reconnaîtrez avec moi que si l'Allemagne est laissée libre de coloniser et d'exploiter la Russie, le sang qui a coulé depuis cinq ans aura été dépensé en vain. Je n'en veux par dire davantage aujourd'hui”⁶⁸, dit pour finir, sur un ton sévère, le chef du gouvernement français. Il liait cette fois la défense des intérêts polonais au problème fondamental de la sécurité de la France et de l'Europe devant les tendances revanchardes de l'Allemagne. Mais là non plus Lloyd George ne céda. Selon lui, un plébiscite en Silésie était une solution de compromis qui résultait du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et qui prenait les droits historiques en considération. La Silésie, d'après lui, était restée sous la domination de l'Allemagne pendant huit siècles, et ses habitants devaient donc décider eux-mêmes de leur sort; ce à quoi les troupes alliées veilleraient à ce que soient assurées les conditions d'un vote libre et sans pression aucune.

Clémenceau engagea la discussion avec l'Anglais.

Nous voulons connaître le sentiment des Polonais: soyez sûr que s'ils restent sous l'administration allemande, ils ne pourront pas voter librement, et que s'ils votent sous un régime d'occupation alliée, la protestation des Allemands s'élèvera aussi vive qu'aujourd'hui [...] Il faut avoir le courage de dire „non”, si nous croyons que nous avons raison.

Paderewski, invité à la session du Conseil suprême le 5 juin, protesta ardemment et fit part de ses arguments contre le plébiscite. Lloyd George cependant affirma catégoriquement que les troupes britanniques ne marcheraient pas sur Berlin si les Allemands refusaient d'apposer leur signature en raison de ce différend sur la Haute-Silésie; l'Angleterre en revanche s'associerait à une action commune éventuelle des alliés pour le cas où le projet de plébiscite serait répété. Puis, s'adressant au président du conseil français, il lui demanda avec provocation si les soldats français se battraient pour que la Haute-Silésie revienne à la Pologne.

Qui — répondit Clémenceau — parce que ce n'est pas ainsi que la question se pose. La question est de savoir si les Allemands signeront ou ne signeront pas le traité.

Quand toutefois Wilson soutint l'avis de Lloyd George au sujet du plébiscite, Clémenceau rendit les armes:

Pour moi je suis contre le plébiscite en Haute-Silésie. Je l'accepte pour ne pas créer de difficultés. [...] Je crois que nous aurons dans ce pays de grandes difficultés. Il me semblait que plus vite la question serait tranchée et mieux cela vaudrait⁶⁹.

⁶⁸ Mantoux, *op. cit.*, t. 2, p. 269—270.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 380 à 386.

Le caractère forcé, comme il ressort de cette déclaration, de l'assentiment de Clémenceau sur le plébiscite était le résultat de la plus faible position de la France face à ses alliés, celle-ci ayant été plus qu'eux saignée, et, partant, épuisée par la guerre. Ceci précisément eut pour conséquence, comme le soulignent même quelques historiens français⁷⁰, une résistance trop faible de la part du Vieux Tigre face à la politique des Etats anglo-saxons défavorable à la Pologne, mais aussi aux intérêts de la France.

Après la signature du traité de Versailles Clémenceau continua de s'intéresser aux affaires de la Pologne, voire, à plusieurs reprises, s'y trouva confronté. A l'automne 1919, le premier ministre du gouvernement polonais Paderewski, assurément en intelligence avec le chef de l'Etat Józef Piłsudski, proposa à Lloyd George la mise sur pied par la Pologne d'une armée d'un demi-million d'hommes qui, sur le désir des puissances, marcherait sur Moscou. Cependant l'argent était nécessaire pour ce faire: trente millions de marks, soit un million de francs suisses, par jour. Lloyd George, semble-t-il, était enclin à soutenir l'initiative polonaise, l'Angleterre n'ayant jamais ménagé son argent à ceux qui, pour ses intérêts à elle, voulurent verser leur sang. Clémenceau toutefois s'opposa à ce point de vue à la session du Conseil Suprême du 15 septembre 1919. Projeter d'envahir la Russie à l'aide des Polonais serait la pire des choses, dit-il, pour les alliés. Seuls les Britanniques ou les Français pourraient agir là-bas dans l'intérêt de l'Europe; en revanche l'emploi de troupes polonaises unirait le peuple russe et dresserait ainsi face à elles la Russie toute entière. Le Vieux Tigre connaissait trop bien son histoire et, partant, la réaction des peuples face à une invasion, et son avis sur la question était également fonction de son rapport avec la Russie Soviétique. Il était un ennemi résolu de l'Etat révolutionnaire, mais estimait néanmoins qu'il ne fallait ni conclure de paix, ni entreprendre de guerre contre lui, mais bien plutôt isoler ce pays du reste de l'Europe par un cordon sanitaire, puis attendre le développement ultérieur des événements⁷¹.

Au cours des débats qui eurent lieu au sénat à propos de la ratification du traité de Versailles le 11 novembre 1919, Clémenceau, répon-

⁷⁰ Renouvin, *op. cit.*, p. 92.

⁷¹ *Documents of British Foreign Policy 1919—1939*, ed. by E. L. Woodward, M. Burton, R. Butler, t. 1, London 1947, p. 689 à 704. Cf. également: A. Tardieu; *La Paix*, Paris 1921, p. 438; T. Piszczkowski: *Odbudowanie Polski 1914—1921. Historia i polityka (La reconstruction de la Pologne 1914—1921. Histoire et politique)*, London 1969, p. 265; J. Giertych: *Piłsudski i Anglia (Piłsudski et l'Angleterre)*, „Komunikaty Towarzystwa im. Romana Dmowskiego”, 1970 71, cahier 1, p. 475 et suiv; D. R. Watson: *Georges Clémenceau. A Political Biography*, London 1974, p. 377—378.

dant à de nombreuses questions, consacra un long moment au peuple polonais, en tant que l'un de ceux qu'on venait de libérer: „Ces peuples, — disait-il — sont excellents, ils sont animés des passions les plus nobles et les plus hautes”. Passant des grands mots à la réalité, il mit en relief le rôle politique et militaire de l'alliée de la France, la Pologne, qui possédait cinq cent cinquante mille hommes sous les armes, „[...] des soldats comme il n'y en a pas beaucoup dans le monde”, et avait en réserve quatre cent mille autres hommes prêts à servir au premier appel. Lorsqu'un des sénateurs, mettant ceci en rapport avec le traité des minorités imposé à la Pologne, demanda ce que ferait la France si la Société des Nations recommandait de venir en aide aux Allemands que les Polonais auraient attaqués, le Vieux Tigre répondit avec impétuosité qu'il ne se serait pas senti capable d' „[...] envoyer un seul poilu défendre l'Allemagne contre les Polonais”⁷². Ceci rencontra approbation et force applaudissements.

Clémenceau parla également de la Pologne lors de son intervention à la Chambre des Députés, le 23 décembre 1919, comme d'un membre de ce petit groupe de peuples libérés par la guerre que nous appellions „petits”, mais qui auraient mérités qu'on les qualifiât de „grands”, eu égard, pour certains d'entre eux, à leur histoire et à l'attitude admirable dont ils avaient fait preuve lors du dernier conflit. Parmi donc les plus méritants et les plus nobles figurait la Pologne.

La France et la Pologne ont toujours été soudées par une ancienne affection qui n'a cessé de se montrer en toutes circonstances; elles ont, dis-je, cet intérêt particulier qu'elles occupent une position stratégique singulièrement avantageuse à notre point de vue. Nous devons donc faire tous les efforts pour que la Pologne, dans la limite de ses justes demandes, je n'ai pas besoin de le dire, reçoive toute satisfaction.

Puis il informa les députés que lors de ses entretiens à Londres il avait obtenu l'accord de Lloyd George afin que le mandat qui restituait à la Pologne la Galicie orientale pour vingt-cinq ans fût „ultérieurement reconsidéré”. Il faut prêter aide à la Pologne, démontrait Clémenceau, car elle préserve l'Europe du bolchevisme⁷³. Conformément une fois encore à ce qui était prévu et que Clémenceau souligna, la Pologne devait être un des principaux maillons du cordon sanitaire et, par conséquent, remplir envers l'Etat révolutionnaire soviétique une fonction défensive et non pas offensive. Un tel point de vue était fondamentalement opposé à la politique et aux aspirations de Piłsudski, chef de l'Etat polonais restauré. Ce n'est donc pas un hasard si Piłsudski ne procéda à la réalisation de ses projets offensifs qu'une fois Clémenceau parti.

⁷² G. Clémenceau: *Discours de paix*, Paris 1938, p. 257 à 259.

⁷³ Stroiński, *op. cit.*, p. 32.

Dans les pages du dernier livre qu'écrivit le Vieux Tigre dans lequel il règle ses derniers comptes, et que l'on considère comme son testament politique, les déclarations qu'il fait, consacrées à la Pologne, respirent un sentiment de franchise. Il n'est probablement personne, parmi les hommes politiques d'Europe occidentale, qui se soit jamais prononcé ou ait écrit de la sorte sur la Pologne. Attaqué par Foch, dans ses mémoires qui ne furent publiés qu'après sa disparition, pour avoir perdu la paix après avoir gagné la guerre, Clémenceau, pour la défense du traité de Versailles, souligna son caractère juste par rapport aux peuples auparavant opprimés et privés de liberté. C'est avec des paroles vivantes et pleines d'expression qu'il rappela encore une fois le passé de la Pologne.

Avec la Pologne, héroïquement représentative, le champ en demeure présent à l'esprit du lecteur. Ce serait une histoire tragique à refaire pour un redoutable tableau d'ensemble où se déroulerait une sanglante procession de misères humaines, subies pour le maintien d'un foyer national, suprême abri de la conscience d'un peuple qui veut prendre sa place dans l'ordre de l'humaine dignité. [...] Qu'on se rappelle le partage de la Pologne, le plus grand crime de l'histoire, et qui laissera une flétrissure éternelle sur les noms de Catherine, de Marie-Thérèse, de Frédéric II. Jamais attentat ne fut moins excusable, jamais violence contre l'humanité n'appela plus haut une réparation indéfiniment ajournée. Le mal fut qu'à aucune heure de la vie européenne, parmi tant d'autres violences inexpiables, il ne peut s'atténuer. Il s'en est fait un mot d'ordre historique qui stigmatise l'un des pires forfaits dont soit chargé le compte de notre „civilisation”. Autour de ce crime impardonnable, combien d'autres sont venus se grouper. Quelles imputations de violence pour un compte de réparations qui ne sera jamais équitablement réglé! Telle fut la subversion des excès imputables à l'oppression russe, qu'on vit le pape Grégoire XVI seconder le Tsar Nicolas contre les patriotes polonais en invitant le clergé de Pologne à conseiller la soumission universelle à la souveraineté d'un maître hérétique.

Ce n'est qu' „aves la paix de Versailles” que, selon Clémenceau, ces événements tragiques appartiennent aujourd'hui au passé. Celle-ci a apporté „l'Europe de droit au lieu de l'Europe démembrée. [...] L'Allemagne avait vécu, comme l'Autriche et la Russie, de la chair des peuples démembrés. Les nationalités expirantes allaient revivre. Dans toute l'Europe enfin, les mots droit, liberté, justice, auraient un sens”⁷⁴.

Ainsi la Pologne a été présente dans la longue et riche vie de Georges Clémenceau, de son enfance jusqu'à ses dernières années. En tant qu'homme politique et que journaliste, il a toujours été le porte-parole de sa liberté et de son indépendance. Il avait également beaucoup de sympathie et une grande amitié pour le peuple et le pays polonais. Aujourd'hui où la légende du Vieux Tigre s'est ternie et où au monument Clémenceau fait place l'homme Clémenceau aux qualités admirables certes nombreuses, mais aussi l'homme avec ses faiblesses et ses défauts,

⁷⁴ G. Clémenceau: *Grandeurs et misères...*, p. 159 à 161.

ceux qui regardent cette grande figure objectivement et avec réalisme mettent au premier plan de ce qui le caractérise, à côté de son patriotisme ardent, son amour de la liberté, du droit et de la justice tant de l'individu que des peuples, ce qui le distingua toujours des autres⁷⁵. Les pages polonaises de Georges Clémenceau tirées ici de l'oubli confirment justement de façon remarquable ces jugements et opinions, et en même temps constitue une esquisse sympathique et digne de figurer longtemps dans la riche tradition des liens et rapports franco-polonais.

Traduit par Eric Morin-Aguilar

STRESZCZENIE

Celem artykułu jest systematyczne i pełne, w miarę możliwości, omówienie stanowiska Georges'a Clémenceau wobec Polski, które to zagadnienie budzi, jak dotąd, żywsze zainteresowanie nad Wisłą, niż nad Sekwaną.

Clémenceau ze sprawą polską zetknął się już jako 7-letni chłopiec podczas Wiosny Ludów, obserwując w Nantes polonofilskie demonstracje ludności i wymarsz polskich emigrantów do walki o wolność swej ojczyzny. Tragiczne i burzliwe w tej epoce dzieje narodu polskiego poznał dzięki lekturze dzieł historycznych Jules'a Micheleta, wielkiego przyjaciela Polski. Podczas swych studiów w Paryżu, Clémenceau brał udział w manifestacjach popierających powstanie styczniowe. Do Polski zbliżyła go także sformułowana przezeń w latach następnych radykalna doktryna, której zasadniczą treścią była nieustępliwa walka o wolność jednostki i wolność narodów. O kraju nad Wisłą przypominali też Clémenceau jego polscy przyjaciele, zwłaszcza żyjący w Paryżu pisarz i dramaturg Edmund Chojecki (Charles Edmond), z którym pozostawał w bliskiej zażyłości. Gdy w r. 1893 zakończył się pierwszy etap działalności politycznej Clémenceau i poświęcił się on karierze dziennikarskiej, wspominał o Polsce w swych artykułach, swój żywy polonofilizm ujawnił też na kartach książki *Au pied du mont Sinai*. W latach pierwszej wojny światowej Clémenceau, uwzględniając francuską rację stanu i wymogi sojuszu z caratem, popierał aspiracje polskie do niepodległości, zrazu piórem, a gdy doszedł do władzy także w działalności politycznej. Jasno i zdecydowanie wypowiedział się za odrodzeniem Polski „zgodnie z jej aspiracjami narodowymi i w ramach jej granic historycznych”. Po zwycięstwie aliantów na konferencji paryskiej walczył o realizację tego programu, zwłaszcza w sprawie Gdańska i Śląska, ostatecznie z niepełnym skutkiem z powodu stanowiska państw anglosaskich.

РЕЗЮМЕ

В данной работе автор стремился систематически и по мере возможностей всесторонне представить позицию Ж. Клемансо по отношению к Польше. Эта точка зрения Ж. Клемансо вызывает еще сегодня более оживленный интерес в Польше, чем во Франции.

⁷⁵ Cf. p. cx. *Clémenceau et la justice. Actes du Colloque de décembre 1979 organisé pour le cinquantenaire de la mort de G. Clémenceau*, Paris 1983.

С польским вопросом столкнулся Клемансо будучи еще 7-летним мальчиком. Это были времена полонифильских выступлений, свидетелем которых был Клемансо и Нантес наблюдая поход польских эмигрантов на борьбу за независимость своей отчизны. Трагическую и бурную историю польского народа этих времен изучил Клемансо благодаря историческим произведениям Ж. Мишеле — великого друга Польши. Во время своей учебы в Париже, Клемансо участвовал в манифестациях поддерживающих Январское восстание. О связи с Польшей свидетельствует также сформулированная им позднее радикальная доктрина, которой основное содержание заключалось в неуступчивой борьбе за свободу личности и народа. Польские друзья, особенно живущий в Париже писатель и драматург Эдмунд Хойецки (Charles Edmund), с которым был Клемансо в дружеских отношениях, напоминали ему о Польше. Когда в 1893 году закончился этап его политической деятельности, Клемансо начал журналистическую карьеру, издавая о Польше многие статьи. Его живое полонифильство проявилось на страницах книги *Au pied du mont Sinai*. В годы первой мировой войны, учитывая интересы французского государства и требования союза с царизмом, Клемансо поддерживал польские стремления к независимости, сперва пером, а позже, добившись власти, политической деятельностью. Ясно и решительно высказывался Клемансо за возрождение Польши „согласно ее народным стремлениям в рамках ее исторических границ”. После победы союзников на Париской конференции отстаивал реализацию этой программы, особенно по делам Гданьска и Силезии. В окончательном счете полного результата не добился из-за позиции, которую заняли англосакские страны.